

Aude Merlin

Aude Merlin est doctorante en sciences politiques à l'I.E.P. de Paris.

Grand Nord russe

Vorkouta : le zek, la houille et le traineau

À Vorkouta, dans le Grand Nord russe, se côtoient deux populations : les anciens prisonniers du goulag — les zeks — et des éleveurs de rennes, qui pratiquent la transhumance. Sous Staline, les zeks ont construit la ville et le complexe charbonnier, qui n'étaient qu'un immense camp. Aujourd'hui, leurs descendants sont frappés de plein fouet par la fermeture des mines, tandis que les éleveurs, qui sont parvenus à conserver leur mode de vie traditionnel, résistent mieux aux bouleversements de la crise économique.

Vorkouta. En nénéetse, langue d'un des petits peuples autochtones¹ du Grand Nord russe, Vorkouta signifie la « rivière des ours ». Dans cette ville, située à la lisière orientale et septentrionale de l'Oural — au-delà c'est la Sibérie —, au Nord du cercle polaire et à quelques jours de traineau du fleuve Ob, défilent les « khrouchtchoby », ces bâtiments style H.L.M. à cinq étages de l'époque Khrouchtchev,

dont quelques-uns, fraîchement repeints, tranchent avec l'état général des autres, aux façades grises et délabrées. La « rivière des ours » : si l'on voit bien la rivière Vorkouta serpenter, encore gelée, autour de ce que l'on pourrait appeler le noyau central de la ville, rien n'évoque ici la présence d'ours. En revanche, tout rappelle au visiteur que Vorkouta est la « ville du charbon », comme ces slogans, juchés sur le haut des immeubles depuis des décennies, qui martèlent encore et toujours : « Plus de charbon pour la patrie ! », ou « L'honneur de l'entreprise est l'affaire de chacun ! », ou encore saluent

¹ On comptait 41 302 Nénéetse en 2002 dans toute la Fédération de Russie, lors du dernier recensement, répartis essentiellement entre l'okroug Iamalo-Nénéetse, l'okroug autonome nénéetse, et la République des Komis, par laquelle ils transhumant. Vorkouta se trouve dans la République des Komis

le cinquantième anniversaire du mouvement stakhanoviste. Ces petits messages rythment la visite, au gré d'une déambulation entre la statue de Lénine, encore bien présente sur l'artère centrale, et le « Palais de la culture des mineurs » aux colonnes gris anthracite, qui lui fait face.

VORKOUTA-VORKOUTLAG L'ESSENTIEL, INVISIBLE POUR LES YEUX...

Mais aucun signe visible, ou presque, ne rappelle que Vorkouta fut, dès sa création, une ville-camp. Et que, entre la « rivière des ours » et ce qui devint un des plus gros complexes charbonniers d'Union soviétique, il y eut, improbable « trait d'union » dans l'histoire, le Goulag², système concentrationnaire et pénitentiaire utilisé là par Staline pour faire surgir de terre cette ville *ex nihilo* entièrement consacrée à l'extraction de cet « or noir ». L'histoire gardera pourtant de cette ville le nom du complexe charbonnier « Vorkouta-Ougol » (Vorkouta-Charbon), et non pas le triste acronyme « Vorkoutlag³ » désignant l'administration locale des camps qui englobait tout un archipel pénitentiaire situé dans Vorkouta, mais aussi aux alentours, comme en témoigne la gigantesque carte murale du Goulag suspendue dans le bureau de l'Association Mémorial de la ville. Chaque « centre » rassemble en effet des camps, baraquements, prisons et « zones » aux statuts variables (points de détention, sections de camps, centres de détention..., zones interdites, zones semi-fermées de détention de nuit, colonies spéciales, etc.).

Outre quelques bases érodées de piliers en bois giflés par le vent et recouverts de neige, il ne reste, comme signes visibles de cette histoire pénitentiaire, que quelques traces improbables. Contrairement à la grande majorité des installations pénitentiaires, deux camps n'ont pas été détruits ni brûlés, et sont aujourd'hui des prisons de droit commun. On devine à peine, à ras de l'épaisse couche de neige dans laquelle s'enfoncent les jambes à chaque pas, les croix de deux cimetières en errance au bord du *kol'tso*, la ceinture de plus de quarante kilomètres qui relie les mines les unes aux autres par la route.

Un de ces deux cimetières a, d'ailleurs, un sens bien particulier. Alors que les détenus, lorsqu'ils mouraient, étaient jetés dans des fosses communes ou laissés sur place dans la neige le long des voies ferrées, le devoir de mémoire a quand même réussi à imposer de rendre hommage à un événement longtemps caché par l'histoire officielle. Dans le sillage du soulèvement général des détenus du Goulag de toute l'Union soviétique après la mort de Staline, les détenus de Vorkouta avaient organisé des mouvements de grèves pour réclamer un adoucissement des conditions de détention (« simple » assignation à résidence, ou possibilité de finir de purger leur peine dans leur pays natal, les détenus de Vorkouta étant en grand nombre originaires d'Ukraine, des pays baltes, de Pologne ou d'Allemagne). La réponse à ces revendications fut la force, et la répression de cette contestation dans la mine numéro 29, le 1^{er} août 1953, se solda par septante morts, dont les sépul-

² Acronyme pour administration d'État des camps.

³ Les lettres « lag » (que l'on retrouve aussi dans Goulag, OzerLag, BamLag, etc.) sont les trois premières lettres de « lager » : le mot allemand a été repris tel quel dans la langue russo-soviétique.

tures forment aujourd'hui un cimetière de « numéros », que l'association Mémorial a identifiés un par un, rendant leurs nom et prénom à ces anonymes insurgés.

Autres traces bien sûr visibles de cette histoire: les infrastructures proprement dites, construites par cette main-d'œuvre gratuite, taillable et corvéable à merci. Mines, voies ferrées reliant les mines, cités-dortoirs en face de chaque mine, sortes de coronas au milieu de nulle part... Et, dernier vestige des camps, près du cimetière de Iour-chor, un ancien mitard, dont on voit encore émerger au ras du sol les grilles qui clôturaient les cellules. Cachot transformé aujourd'hui en chapelle. À part ces quelques traces, plus rien. Comme si, après la construction d'une bâtisse, on avait ôté les échafaudages n'ayant plus de raison d'être. « Échafaudages » bien sinistres, car qui aurait pu souhaiter aujourd'hui voir en plein cœur de la ville un baraquement du Goulag, ou un musée à ciel ouvert relatant ces images indéfectiblement gravées dans la mémoire des survivants, les détenus n'ayant que la peau sur les os et mourant le long de la voie ferrée, au point qu'on dit de cette « voie morte » que « sous chaque traverse git un cadavre »? Les miradors à l'entrée, avec, devant la porte des camps, le corps — exhibé pour l'exemple — d'un détenu ayant payé de sa vie sa tentative d'évasion? Des prisonniers attelés comme des bêtes de trait qui, pieds nus dans la neige, tirent un traîneau jonché de cadavres de codétenus pour aller les jeter dans une fosse commune?

Qui pourrait souhaiter avoir sous les yeux, dans son quotidien, l'image lancinante d'un leitmotiv en triptyque agrippé à l'histoire: le zek, la houille et le traîneau... Personne, pourrait-on penser. Pourtant, le maire de Vorkouta, M. Chpektor, le dit haut et fort: « Je rêve de construire un Goulag à Vorkouta. Pour les touristes, pour qu'ils puissent voir d'où vient cette ville, et de quelle sueur elle est née. Pour qu'ils puissent goûter l'infâme *balanda*, bouillie que les détenus avalaient au réfectoire; qu'ils puissent voir le mitard dans chaque camp, les châlits dans chaque baraquement, et se représenter ce que fut Vorkoutlag, imaginer la construction de cette ville par moins 30 degrés, parfois moins 50 degrés au plus fort de l'hiver. » Le maire a tout prévu, jusqu'au projet d'ériger un hôtel cinq étoiles pour accueillir les touristes étrangers, et un aéroport rénové qui relierait directement les capitales européennes et asiatiques à Vorkouta.

Si la ville a été essentiellement construite par des *zeks* (détenus) — il y eut certes des komsomols et des « libres » venus doubler ou tripler leur salaire au titre des primes d'éloignement dans les difficiles conditions du Grand Nord mais, contrairement à ce qu'a longtemps prétendu l'histoire officielle, ils ne constituèrent qu'une part très minoritaire de la main-d'œuvre —, il reste difficile d'évaluer le nombre total de détenus « passés » par Vorkoutlag.

On ne peut, à l'observation des chiffres, que rappeler que lors de son pic d'« affluence », en 1951, il y avait 192 951 détenus.

nus dans tout le bassin de Vorkouta. Les estimations balayant la période de 1932 à 1960⁴ évaluent à plus d'un million le nombre de détenus qui seraient « passés par Vorkouta », question qui reste de toute façon en suspens. D'une part, la multitude des statuts de détenus complique la lecture des chiffres : se trouvaient à la fois des détenus politiques au titre de l'article 58 du Code pénal (58-10 et 58-11 étant les plus répandus, trahison à la Patrie et espionnage au profit d'un État étranger), des « colons spéciaux » issus des peuples déportés — comme les Allemands de la Volga —, des détenus de droit commun, des prisonniers de guerre. De plus, les « arrivages » (*ëtapy*) de nouveaux détenus à intervalles réguliers, les transferts de détenus d'un camp à un autre modifiaient en permanence la composition de ceux-ci. Parmi les détenus politiques, la plupart étaient d'anciens combattants soviétiques qui avaient eu la malchance de tomber aux mains de l'ennemi nazi : aux yeux de Staline, c'était un crime contre l'État soviétique et, lors de la libération, ces traîtres avaient directement été envoyés dans les camps soviétiques, se retrouvant soumis à cette « double peine ».

L'un des survivants, Iouri Iakovlev, ancien marin de Leningrad âgé aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans, était tombé aux mains des Allemands sur les rives du lac Ladoga pendant le blocus de Leningrad. Après s'être échappé, il avait rejoint le front de Stalingrad pour continuer à se battre, mais fut rattrapé par l'ordre de Staline de punir pour trahison tous les anciens combattants tombés aux mains de

l'ennemi, et, à ce titre, considérés comme des « agents de l'occupant ». Envoyé à Vorkouta après un procès mascarade, il y fut détenu (y fut « assis », comme le dit la langue russe) de 1943 à 1952, et participa à la construction des premières mines de la ville, qui à l'époque portaient des numéros. Mine numéro 1, mine numéro 7, mine numéro 29... Les détenus politiques avaient, eux aussi, leur numéro : cousu sur la manche gauche au niveau du coude, et sur le pantalon à hauteur du genou droit. Libéré en 1952, Iouri dut rester encore plusieurs années à Vorkouta, « assigné à résidence », tenu qu'il était, comme tous les ex-détenus politiques, de « pointer » chaque mois auprès des services administratifs de la ville. Ensuite, comme tous les « traîtres à la Patrie », il lui fut interdit, après la fin de son statut de « libre assigné à résidence », de s'installer à moins de cent-un kilomètres des grandes villes et des capitales de Républiques de l'Union, l'accès à ces villes lui étant *à fortiori* totalement interdit.

C'est ainsi que se forma cette population, unique par sa structure sociologique : ville peuplée d'anciens zeks et d'anciens gardiens de camps (dont bon nombre d'entre eux pouvaient terminer zeks à leur tour, au hasard d'une malchance), de descendants de zeks, et de descendants de gardiens de camps. Tous ou presque restés vivre à Vorkouta, car ils n'avaient nulle part où aller. Pour les détenus politiques, la réhabilitation s'est tant fait attendre, que beaucoup sont restés sur place ; aujourd'hui, les survivants balaient de leur vie et de leur regard les soixante dernières années d'une ville

⁴ Les archives après 1960 n'ont pas été ouvertes, ce qui bloque pour l'instant toute recherche sur la situation pénitentiaire à Vorkouta au-delà de cette date.

plus jeune qu'eux, qu'ils ont vu naître, qu'ils ont fait naître.

Ce n'est qu'en 1987, sous Gorbatchev, que Iouri a été réhabilité et a pu être décoré : héros de la grande guerre patriotique, héros du travail socialiste, défenseur de Leningrad... Cet ancien « oktiabronok » (petit Octobre, du nom de l'organisation de jeunesse des petits Soviétiques précédant l'âge des pionniers), aujourd'hui vétéran de la « grande guerre patriotique », stigmatisé pendant quarante-quatre ans de l'opprobre de traître à la Patrie, reçoit aujourd'hui, dans sa boîte aux lettres, pour le soixantième anniversaire de la victoire du 9 mai 1945⁵, des cartes de congratulations : du président Poutine, qui le gratifie d'avoir résisté contre le fascisme et lui verse un supplément de retraite mensuelle ; de M. Torloпов, le chef de la République des Komis, qui mandate les services de rénovation immobilière pour refaire son appartement « pour la fête » ; des dessins d'enfants qui saluent son courage et son mérite... Mais, repoussant d'un revers de la main ces cartes — « j'en ai marre de voir ces cartes » —, c'est une grande photo qui attire l'attention. Immense portrait, en pied, où l'on voit Iouri debout derrière un micro. Plus jeune, après sa libération du camp. Iouri chantait au théâtre de la ville lors d'une soirée culturelle. Un théâtre qui, avant lui, avait vu non seulement d'autres anciens détenus peupler sa scène, mais aussi des détenus qui avaient donné à ce théâtre ses lettres de noblesse. En pleine toundra, « au-delà du cercle polaire, dans les conditions difficiles de la nuit polaire et du gel éternel », un théâtre...

LE THÉÂTRE AU GOULAG, ALLÉGORIE DE LA RÉSISTANCE À L'ENFERMEMENT

« Ici, au-delà du cercle polaire, dans les conditions difficiles de la nuit polaire et du gel éternel, nous devons créer un théâtre éclatant, beau, fait de musique et de danse, pour que nos travailleurs, lorsqu'ils iront dans leur théâtre, puissent se reposer et se distraire, et admirer un spectacle dynamique, léger et joyeux. »

Cette déclaration solennelle, proclamée par M. Maltsev, directeur du camp de Vorkouta en 1943, invite à un très gros effort d'imagination. À voir, en surimpression des baraquements et des fils de fer barbelés, derrière les soldats du N.K.V.D. pointant leur arme automatique, une cantatrice reprendre un bis sous des applaudissements ininterrompus ; les décors majestueux d'un Eugène Onéguine salués par des hurrahs redoublés dès le lever de rideau ; les « ronds-de-jambes-portés » de ballerines aériennes magnétisant le regard de détenus exténués par leur journée de travail, venus au théâtre en escortes, encadrés de soldats et de chiens, et voués à être reconduits au camp par ce même système de *konvoj* dès le spectacle terminé.

Pourquoi le théâtre au Goulag ? Quelle rationalité chercher et trouver dans ce phénomène ? Les uns évoquent un ordre de Staline selon lequel « il fallait égayer les détenus ». Les autres rappellent l'omniprésence des brigades de politique culturelle et la mise en place de cercles d'auto-activité artistique (*samodeatel'nost'*) sur tous les lieux de travail d'Union so-

⁵ Occupant tous les écrans de télévision, le soixantième anniversaire de la victoire donne lieu à la diffusion de dizaines de films sur la « grande guerre patriotique », tandis que la guerre toujours en cours en Russie, celle de Tchétchénie, est toujours étouffée dans les médias. Elle resurgit néanmoins dans les rencontres, lorsque, dans le train au retour de la toundra, le chef de wagon Pavel, fils de zek, mentionne incidemment un fils mort en Tchétchénie en 1995, dont il a cherché en vain le corps quatre mois durant ; lorsque, écoutant ce témoignage, l'apprenti chef de wagon enchaîne pour expliquer qu'il a combattu huit mois en Tchétchénie au début de la « deuxième campagne »

viétique dès la Révolution, donc également dans les camps⁶; d'autres, encore, expliquent tout simplement que « les chefs de camps s'ennuyaient », et que, peu empreints d'une vraie conviction révolutionnaire et attendant de voir s'écouler leur propre « relégation » dans le Grand Nord polaire, ils ne trouvaient leur détente que dans la distraction « bourgeoise » du spectacle d'opérettes kitsch. Au point qu'il leur arrivait de s'échanger entre eux, d'un camp à l'autre, d'une ville à l'autre, les musiciens, comédiens ou danseurs, et qu'ils rivalisaient à celui qui aurait le plus beau théâtre... Sans parler de celui qui, rêvant soudainement d'un Cyrano de Bergerac dans son hiver sans fin, et réalisant qu'il lui manquait un comédien pour jouer le rôle principal, ne rechignait pas à faire arrêter pour l'occasion un grand acteur du Bolchoï, qui verrait alors une Volga noire l'attendre en bas de chez lui en plein Moscou, au milieu de la nuit, sans aucun motif « rationnel ». Ce nouveau détenu se résignerait dans un premier temps à faire le constat d'une « erreur » de nom ou d'adresse, avant de comprendre pourquoi cette arrestation et cette condamnation s'étaient abattues sur lui : mettre ses compétences théâtrales au service du chef...

« Des comédies; surtout des comédies... les tragédies étaient prosrites, la vie était déjà si dure », rappelle Lena, aujourd'hui gardienne du théâtre de Vorkouta qui nous donne accès à une petite salle-musée où photos, costumes, programmes, affiches et citations entourent un vieux piano désaccordé. On y lit, entre autres annonces de la première de l'opérette

Silva ou d'une pièce de Françoise Sagan, une saisissante déclaration datée de 1943 et signée M. Mordvinov, directeur artistique du Théâtre de Vorkouta⁷, lui-même détenu à l'époque: « Ici, le théâtre est notre seul salut. C'est la seule chose qui puisse donner du sens à notre vie ». Notre « seul salut » qui fut, pour certains détenus, un salut absolu. Valentina Ichenko, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-sept ans, fut envoyée à Vorkouta en 1945, et y incarna une inoubliable Tatiana dans *Eugène Onéguine*. Pendant son transfert vers Vorkouta, elle ne parvenait pas à faire taire son angoisse obsessionnelle: y aura-t-il un théâtre à Vorkouta? Pensant n'y trouver que les cercles d'« auto-activité artistique », ces « clubs » de propagande révolutionnaire opportunément dévoyés par les détenus qui en faisaient, le soir sur les scènes improvisées des réfectoires des camps, le seul moment de véritable existence humaine après les journées au fond de la mine. Elle n'en crut pas ses yeux lorsqu'elle découvrit le théâtre de la ville. Construit par des détenus, fréquenté par le chef du camp, sa famille, les « libres » et quelques détenus dument autorisés, on y voyait toute la fine fleur artistique de Moscou et Saint-Petersbourg y donner le meilleur de son talent sur ses planches. Maria Wunder, une ancienne danseuse « libre », tombée amoureuse à l'âge de quinze ans d'un peintre détenu, dira même: « Ils étaient là pour servir l'art, leur plus haute mission. » Alexandre Klein, ancien prisonnier de guerre tombé aux mains des nazis et ayant réussi à cacher ses origines juives pendant plus de deux ans, va même

⁶ V. Judith Dépaule, « Théâtre au Goulag », www.mabeloctobre.net. Elle signe par ailleurs un livre sur le théâtre au Goulag, à paraître chez Hachette.

⁷ « Parallèlement » au théâtre d'auto-activité artistique, encadré par les brigades culturelles et joué le soir par des détenus qui travaillaient la journée à la mine ou sur le chemin de fer, de véritables théâtres en ville furent créés par les chefs des administrations des camps. Vorkouta, Magadan, Petchora, Inta eurent leurs théâtres, prestigieux, dont les troupes étaient composées de détenus, artistes professionnels pour la plupart, qui jouaient face à un public de chefs de camps et de « libres ». Les programmes artistiques de ces théâtres officiels étaient donc plus frivoles que les répertoires joués dans les réfectoires des camps par les cercles d'auto-activité artistique, même si ces derniers pouvaient exploiter l'ambiguïté de la situation pour se réapproprier une part d'humanité et tourner en dérision la propagande officielle.

jusqu'à parler de « terre promise ». Après ses périodes de détention en camp en Sibérie, il découvrait avec surprise que le camp de Vorkouta possédait une des plus belles bibliothèques du pays : composée, cela allait de soi, des bibliothèques personnelles des plus grands intellectuels moscovites, arrêtés sous des prétextes plus fallacieux les uns que les autres.

Paradoxe de cette nuit polaire, où l'on « servait l'art » dans une « terre promise » : l'ambiguïté du « théâtre au Goulag » reste entière. Par-delà cette première dichotomie, incarnant deux mondes de détenus, ceux qui se tenaient « au service de l'art » et répétaient la journée pour se donner en spectacle au théâtre le soir, tandis que d'autres descendaient à la mine ou abattaient des arbres douze heures par jour et jouaient leurs scènes d'improvisation au réfectoire après leur journée de travail, se rejouaient, perpétuellement, et dans les deux cas de figure, une troublante allégorie de l'enfermement des êtres. « Vous ne vous rendez pas compte. En pleine guerre, ce que cela pouvait signifier pour nous, acteurs, de jouer devant d'autres détenus. Et devant le chef du camp. Qui, lorsque nous entonnions *Tiomnaïa notch* (« Nuit obscure », une des chansons russes les plus émouvantes de la Seconde Guerre mondiale relatant l'amour d'un jeune soldat au front pour sa jeune femme restée au foyer à des milliers de kilomètres), aux côtés de sa femme, assis au premier rang, pleurait lui aussi d'émotion, en même temps que tous les détenus. » Tamara Pietkevitch, qui réside aujourd'hui à Saint Petersburg, fait partie des derniers témoins à pouvoir

transmettre avec autant de finesse la complexité de cette expérience, et, au-delà de son histoire personnelle, de l'Histoire du phénomène. Polonaise — dont le père, ancien officier de l'armée tsariste, avait embrassé avec engouement l'idéal révolutionnaire en 1917 et était devenu un fervent communiste — âgée aujourd'hui de quatre-vingt-cinq ans, Tamara a payé de plus de dix ans de camp ses origines polonaises. Après la fusillade en 1937 de ses parents accusés de « trahison envers la Patrie », elle dut fuir en Asie centrale rejoindre son futur mari, lui aussi enfant d'« ennemis du peuple ». De là, elle fut déportée, pendant la guerre, à Kniaj-Pogost, station située entre Syktyvkar et Vorkouta sur la route de la mort. Et elle ne cesse de rappeler que le contexte de la guerre, la « grande guerre patriotique », joua un rôle central dans la façon dont se mêlaient ces étranges relations cathartiques⁸ propres au théâtre, à *fortiori* dans un théâtre historique et humain aussi particulier. Choisie comme future actrice par le chef de camp, qui avait été envouté par son magnifique visage lors du passage en revue du trombinoscope des détenus, elle apprit « sur le tas », et joua sans relâche, de tournée en tournée sur les estrades des réfectoires, de camp en camp, faisant le tour de la région au milieu de la toundra et des forêts. Et de raconter comment les comédiens transportaient costumes et décors de wagon en wagon avant de se retrouver dans cette position si précieuse, si vitale, de passeurs, de messagers : « interfaces » circulant d'un camp à l'autre, transmettant, tant bien que mal, des nouvelles, récupérant des lettres de détenus

⁸ Judith Dépaule multiplie les exemples de situations de mise en abyme où, dans l'enfermement, le théâtre prend un sens total et devient subversion des âmes face aux bourreaux. De la fin de *La Traviata* (Fuyons ! Fuyons !), aux jeux de mots intraduisibles du russe (jouant sur le double sens du verbe « être assis » = « être détenu ») ou retournements humoristiques des situations (un personnage demandant un numéro — de téléphone — à un autre qui lui donne son numéro d'incarcération), le théâtre devient une formidable soupape. Entretien avec Judith Dépaule, Paris, 29 mai 2005.

séparés de leur famille depuis des mois et des mois et tentant d'imaginer leurs proches (qui au cœur du blocus de Leningrad, qui encerclé dans Stalingrad, qui sur un autre front improbable...). Et de raconter comment, après sa libération, elle avait continué à « camper » devant le camp, pour rester proche de ses amis codétenus, pouvoir donner une vraie sépulture à l'un d'eux à la faveur de l'aide d'un des gardiens du camp, continuer à jouer avec eux, de théâtre en théâtre. Comédiens-passeurs, passeurs de lettres, d'émotion, d'art. Passeurs de sens. Dans cette gémellisation maligne qui pouvait s'emparer, durant les représentations, des détenus et de leurs gardiens, tous subitement embarqués par le même destin, emportés dans le même mouvement, pendant cette guerre dont ils se trouvaient à distance et dont, prisonniers de leurs incarcérations respectives, ils ne savaient rien ou presque.

Contexte de guerre, bassins houillers occupés par les Allemands en Ukraine, blocus de Leningrad. Bataille de Stalingrad. Des milliers et milliers d'hommes et de femmes « chair à canon ». Et à l'arrière du front, des milliers et milliers de travailleurs, chargés de produire à une cadence effrénée de quoi alimenter le front en infrastructures, armements, nourriture. À l'entrée de la gare de Vorkouta, on peut lire aujourd'hui, sur une plaque fixée à l'avant d'une belle et fière locomotive noire et rouge : « C'est cette locomotive à vapeur qui, conduite par le chef de dépôt ferroviaire de Vorkouta Diatchenko, achemina le 28 juin 1944 le premier des dix convois de charbon offerts par les travailleurs de Vorkouta à Leningrad libérée. »

En effet, la production intensive de charbon par les détenus à Vorkouta et son expédition à destination des libérateurs de Leningrad et de sa population, longtemps assiégée et affamée, étaient rendues d'autant plus solennelles qu'elles étaient vitales pour le front, pour l'industrie de guerre, pour la Patrie. Patrie que ses propres « traîtres » continuaient fidèlement de servir...

Soixante ans après, que reste-t-il de Vorkouta, de cette mémoire du Goulag, et de cette mémoire si particulière du théâtre au Goulag ? Dans cette ville « lunaire », que quittent en moyenne 20000 habitants par an depuis quelques années, certaines estimations évoquent une véritable hémorragie, ayant réduit à 130000 habitants une ville qui en comptait encore 240000 en 1999, peu souhaitent de toute façon évoquer ce souvenir. Face au premier « village » d'extraction (Rudnik) fondé en 1932, se dresse une pierre entourée de barbelés, qui figure cette mémoire des camps. L'association Mémorial avait voulu ériger un monument plus imposant, mais la construction s'est arrêtée là et la pierre fondamentale est devenue elle-même monument, l'« enthousiasme » militant des premiers temps étant retombé. Saisi au vol, un couple d'amoureux venus se promener le long de la Vorkouta répond à la question de l'évocation de cette pierre. Laconique, d'un geste de la main qui voudrait en finir : « La terreur. Le passé de notre pays. Le passé et la terreur. » Sobriété et poids des mots, renvois à un abstrait invisible et pourtant si pesant, si présent. Sur lequel on ne souhaite guère s'éterniser, d'autant qu'aujourd'hui,

ce sont d'autres questions qui préoccupent les habitants restés à Vorkouta.

LES DOULOUREUSES MUTATIONS DE « VORKOUTA-CHARBON »

Dans cette ville du froid éternel, où l'on ne peut cultiver de potager — alors que c'est précisément le potager familial qui a sauvé, ailleurs en Russie, des familles entières du choc de la libération des prix en 1992 —, et où l'activité est mono-industrielle, tout dépend du charbon. Durant les années nonante, l'effondrement de la production industrielle russe s'est automatiquement répercuté sur la demande de charbon qui s'est mise elle aussi à chuter, passant de plus de 20 millions de tonnes annuelles à moins de 10 millions. Au cours des quinze dernières années, sept des treize mines de Vorkouta, qui était le plus gros centre d'extraction charbonnière de toute l'U.R.S.S., ont fermé. Le départ de nombreux foyers a été « fortement encouragé » : retraite anticipée, départ vers la Russie centrale. Un programme d'État a été mis en place, au milieu des années nonante, pour acheminer les dizaines de milliers d'anciens mineurs, préretraités et sans emploi, mais 40 000 retraités ou préretraités attendent toujours la concrétisation du programme de relogement. En avril 2005, quatorze anciens travailleurs de la mine Octobre, des femmes essentiellement, se sont mis en grève de la faim pour faire accélérer leur transfert. La « perte de soi », la dévaluation du statut dont les mineurs étaient dotés à l'époque soviétique, lorsqu'ils étaient considérés comme la fine fleur de la classe ouvrière, et récompensés par des salaires avanta-

geux par rapport au « salaire moyen soviétique », est le douloureux corollaire de la fin d'un prestige.

La jeune génération de mineurs ou d'ingénieurs des mines, qui pourtant incarne souvent la continuation de « dynasties » — selon leur propre expression — est amère. Bien rares sont ceux qui souhaitent encore que leur enfant prenne la relève. Que ce soit Dina, gardienne de l'ascenseur d'une des mines de la ville, par lequel descendent au fond les quatre brigades de mineurs par jour, et qui gagne l'équivalent en roubles de 150 dollars par mois, ou Lena, petite-fille de réprimé politique, devenue ingénieur des mines, qui en gagne 300 par mois après ses cinq années d'études supérieures à Saint-Petersbourg, ces jeunes mères n'encouragent pas leurs rejetons à suivre leur trace. Les langues se délient à la douche, dans le vestiaire de femmes qui, de gueules noires surgies de l'usine de triage, redeviennent de très élégantes citadines perchées sur leurs hauts talons. Méconnaissables. Les hommes avec qui nous remontons du fond, questionnés sur l'attachement à leur métier, se limitent, figés par la pudeur collective, à quelques allusions sur l'importance de la camaraderie. Mais dehors, au grand jour, pères de famille endimanchés pour la fête du 1^{er} mai, ils sont plus loquaces : « Non seulement les mineurs aujourd'hui ne sont plus respectés, mais le salaire est trop bas. C'est un métier trop dur, trop dangereux, et trop mal payé. Avant, oui, mais maintenant... » Islambek est kirghize. Son père travaillait dans les mines du Kirghizstan, et lui a pris la relève... à Vorkouta. Aux côtés d'autres mineurs

« de tous les pays », comme ce gros afflux de mineurs ukrainiens du Kouzbass, venu irriguer la ville de main-d'œuvre expérimentée... « C'est le même métier. La seule différence, c'est la température. En Ukraine on étouffait, on travaillait torse nu au fond. »

Mais ce mythe du mineur comme fonction prestigieuse, « colonne vertébrale » de la ville, a malgré tout la peau dure. Au restaurant de l'hôtel Vorkouta, restaurant privé, dont le design et l'ambiance tranchent fortement avec le fonctionnement et le look très soviétiques de l'hôtel lui-même, l'administratrice en chef, la « trente-cinquaine » autoritaire, nous confie, au milieu du brouhaha des musiques de variétés russes tous décibels déployés et des rires décomplexés d'une jeunesse dorée, classe moyenne supérieure montante que Vorkouta la sinistrée n'a pas l'air de faire fuir : « Les jeunes, c'est terrible. Ils ne veulent plus travailler. Notre jeunesse va être difficile à remettre sur pieds. Trop de mal a été fait. On manque de personnel ici, on cherche à embaucher. Mais personne ne veut. Ils ne tiennent pas plus d'un jour ou deux. Et pourtant on propose des salaires supérieurs à ceux des mineurs ! » Rapporté à la nécessité aujourd'hui de payer loyer, charges collectives de l'immeuble, eau, électricité et chauffage, le salaire d'un mineur ne parvient pas à couvrir toutes les dépenses... d'autant que les fruits et légumes sont hors de prix, dans cette région où la température est toujours négative, où, de toute façon, « l'hiver dure douze mois par an... le reste c'est l'été »...

ZACHITA TROUDA, SYNDICAT « NON GRATA »

Les douloureuses mutations qu'a subies de plein fouet la ville ont peu à peu produit leurs forces de résistance. Il n'y a que les combats qu'on ne mène pas qui sont perdus d'avance. Le sociologue V. Iline, fin observateur des bouleversements vécus par Vorkouta depuis quinze ans, confirme. Expliquant qu'au début des années nonante, dans la foulée de la « thérapie de choc » (ou du « choc sans la thérapie » comme certains ont qualifié les réformes libérales mises en place en Russie au début des années nonante), la Banque mondiale avait préconisé de fermer toutes les mines non rentables de Vorkouta, il rappelle qu'une « mine rentable » ne veut pas dire grand-chose, et que le secteur du charbon est un secteur stratégique de la production nationale en Russie, qui appelle le soutien de l'État. En outre, ajoutait-il, il n'existe nulle part dans le monde des mines de charbon qui ne soient pas soutenues par l'État, dans la mesure où seules des carrières à ciel ouvert pourraient être considérées comme « rentables »... Traversant la crise d'identité qui s'emparait de tout le mouvement syndical d'ex-U.R.S.S., placé devant le choix de s'émanciper de la fonction classique qui lui était dévolue à l'époque soviétique — celle de « comités d'entreprises » chargés de gérer les bons de voyage en maison de vacances pour l'été et les places en crèches —, le mouvement syndical a pris une acuité particulière à Vorkouta, rappelant, par les grèves massives des années 1989-1991, la présence de familles à nourrir derrière le fonctionnement de cha-

que mine. En particulier à la suite de la fermeture de plusieurs d'entre elles, dont les conséquences ont été mal gérées. Si la Banque mondiale a commandé des études sociologiques, préconisé des recyclages professionnels (dans le petit commerce, essentiellement), ceux-ci étaient souvent peu adaptés aux réalités et ont accru les déconvenues ajoutées aux détournements de fonds dont faisaient l'objet les budgets prévus pour la construction de logements en Russie centrale.

Après l'émancipation du syndicat général de l'industrie charbonnière, devenu indépendant de l'État, s'est créé le N.P.G., « syndicat indépendant des mineurs », qui a connu des alliances singulières. Dans une région fortement marquée par l'anticommunisme du fait de l'histoire des camps, le N.P.G. a soutenu Eltsine, qui manifestait au début des années nonante un intérêt non négligeable pour les mineurs. Marketing électoral de sa part? Conscience aigüe du puissant pouvoir de blocage des mineurs en cas de grèves massives? Après s'être fait le soutien, dans la première moitié des années nonante, des libéraux en qui il espérait voir des promesses d'investissements dans les infrastructures minières, le N.P.G. a fini par se dissoudre. D'autres syndicats ont émergé, et celui qui attire l'attention aujourd'hui à Vorkouta est Zachita truda (Défense du travail), dont la section à la mine de Vorgachor mène ses combats sans relâche: contre les arriérés de salaires, pour l'investissement dans des infrastructures modernes, pour de meilleures conditions de sécurité, pour le respect du code du travail.

Depuis le rachat de Vorkouta-Ougol, en 2003, par la compagnie Severstal (Acier Nord) dirigée par M. Mordachov, — un proche de « V.V.P. » (Vladimir Vladimirovitch Poutine), aux dires d'un membre de Zachita —, la chasse aux syndicalistes est devenue plus frontale. Au sens propre du mot: le président actuel de la section Zachita de Vorgachor, Konstantin Pimenov, a payé, il y a deux ans, de six coups de barre de fer sur la tête son combat contre les arriérés de salaires et pour le respect du code du travail. En pleine journée, dans l'entrée de son immeuble. Les conclusions de l'affaire pénale instruite à la suite de sa plainte? Nulles. Il a été reproché à M. Pimenov de ne pas avoir dit qui l'avait agressé (nom, prénom, adresse!), informations sans lesquelles les forces de police ne pouvaient retrouver les malfaiteurs... En outre, les discriminations et l'appel lancé par la direction à « se manifester » comme membres du syndicat ont fait déborder le vase. Une incitation au « *coming out* », qui ne pouvait avoir comme conséquence qu'une radicalisation du combat, et le soutien de syndicats occidentaux à la protestation contre ces pratiques⁹. Avant Severstal? « La forêt sombre », dit N. Silantiev, autre syndicaliste. « Vaoutcherisation » — vente des parts (vouchers) de l'entreprise aux salariés —, et confusion extrême sur l'identité du réel propriétaire des mines, le tout dans une période de marasme où la demande de charbon était en chute libre. L'avenir? Si les mines en fonctionnement, aux dires de l'ingénieur cadre en chef de la mine Vorkoutinskaïa, ont un potentiel d'exploitation pour une

⁹ V. <<http://www.alternatives.ca/imprimer1685.html>> qui publie l'appel en français. Zachita a participé au Forum social russe de mars 2005.

période allant de vingt à cinquante ans, il se pourrait bien que des gisements voisins soient prometteurs d'un potentiel de six-cents ans d'extraction. À condition que Severstal — ou un autre oligarque qui d'ici là l'aura peut-être remplacé — investisse dans la construction de ces nouvelles mines... Les gisements encore non exploités se trouveraient à l'Ouest de Vorkouta. Pas loin d'une gare baptisée Tchoum... du nom qui veut dire « tipi » en komi, et désigne ces tentes coniques en peaux de rennes dans lesquels vivent les éleveurs, nombreux dans la toundra voisine de Vorkouta.

D'UN MONDE L'AUTRE : LE MINEUR ET L'ÉLEVEUR

Clin d'œil reliant ces deux mondes qui ne se côtoient que rarement, au hasard d'intersections improbables de l'espace-temps. Des détenus construisant une station de voie ferrée, vouée à porter le nom du tipi autochtone. Intersection de deux mondes, également, dans ce village entièrement délabré, ancien kolkhoze portant le nom de « mineur ». Version Grand Nord de l'ouvrier et la kolkhozienne : le mineur et l'éleveur. Un village tombé en lambeaux, une ville qui se vide et, à quelques heures de motoneige de là, des nomades, nénetsets, khantis, komis¹⁰, qui sillonnent la toundra. Derrière leurs milliers de rennes qui transitent du Sud au Nord à partir du printemps, pour fuir les moustiques qui les rendent fous — au point que certains rennes se jettent dans les rivières — et anticiper la fonte des neiges.

Mission des hommes : protéger les rennes des attaques des loups et des ours, garder

les troupeaux de « 8000 bois » par relève de vingt-quatre heures sans dormir, fabriquer des traineaux en bois, scier des planches, polir des licous, préparer le bois de chauffe. Mission des femmes : rentrer le bois de chauffe dans le tchoum et alimenter le poêle, poser dessus d'énormes blocs de neige à faire fondre, cuisiner le renne aux macaronis, sécher et conserver le poisson, donner à manger dans la main aux bébés rennes, coudre des vêtements en peau de renne, épousseter le tchoum. Quotidien de tous, hommes, femmes, enfants : manger du renne, monter et démonter le tchoum, transhumer sur les traineaux, vivre selon la « loi de la toundra ». Un avenir en *perpetuum mobile*, reflet de mille passés et mille présents, un avenir qui semble « tout tracé », le long d'une bande bien délimitée dans la toundra illimitée. Mus par les rennes. Vivre par et pour le renne. Transhumer jusqu'à la mer de Kara, pour y arriver en juillet... et repartir, en sens inverse, dès le mois d'août. Après avoir fait paître les rennes, pêché abondamment, salé les poissons, pris des bains dans les lacs. « Bu » le soleil des nuits blanches...

Alors que nombre d'entre eux ont réussi à échapper à la collectivisation forcée des « traineaux rouges », où les cheptels étaient décapités par les éleveurs qui refusaient de se laisser réquisitionner leurs bêtes par les bolcheviks, une partie est cependant venue remplir, sous la contrainte, les kolkhozes et sovkhoses. Et, d'une certaine façon, s'en est accommodée dans l'après-soviétisme, comme le montre l'existence de ces brigades d'éleveurs rattachés à la coopérative « Olenevod » (tex-

¹⁰ Les Komis sont les autochtones les plus nombreux dans la République des Komis, qui porte leur nom. D'ailleurs, nombre de Nénetsets parlent mieux le komi que le nénetset, dans la mesure où leur scolarisation à l'internat est menée avec des enfants komis et souvent par des instituteurs komis. Il n'est donc pas rare qu'au sein d'une famille nénetset on communique en komi dans la toundra de Vorkouta.

tuellement: « éleveur de rennes »). Cet ancien sovkhoze qui battait de l'aile à la fin de la période soviétique connaît un renouveau depuis une quinzaine d'années.

Tandis que la crise économique a frappé de plein fouet les « gueules noires » de Vorkouta, les éleveurs ont été épargnés par les rudes bouleversements de la transition post-soviétique. Faisant toujours face à une demande en viande de renne plus importante que l'offre, ils ont vu arriver, de surcroît, le juteux débouché du commerce des bois des rennes (les « panty »), dont la poudre est considérée comme aphrodisiaque par les Chinois. La tradition pastorale séculaire aurait-elle survécu au cycle du charbon? Il est sans doute trop tôt pour le dire. Mais la lecture historique demeure: les éleveurs étaient là « avant » les mineurs, ils sont là « pendant » les mineurs, seront-ils là « après » les mineurs? De ces deux expériences de maîtrise de la nature par la technique humaine, laquelle des deux aura le mieux résisté? Comme le dit Volodia, éleveur komi, chef de la Brigade numéro 1 de la coopérative Olenevod, qui a refusé une place dorée d'éleveur en Norvège où on lui proposait hélicoptères et motoneiges à volonté: « L'hélicoptère, la motoneige peuvent tomber en panne. Pas le renne. Nous vivons sur une ressource immortelle. » Immortelle? Pas dans tous les cas, comme sont en train de le vivre certains éleveurs de la contrée d'à côté, le Iamal.

Si l'exploitation des gisements de charbon devait s'amorcer et trouser la toundra de carrières, risquerait-elle de compliquer la vie des éleveurs? À la différence du Iamal

où l'exploitation de gros gisements de gaz et de pétrole fragilise la vie des éleveurs nénetes — cassure des itinéraires naturels de transhumance, réduction des pâturages, pollution —, les éleveurs de la région de Vorkouta ne sont pas, pour le moment, touchés de façon critique et perpétuent leur tradition ancestrale. S'ils doivent passer en ville, ils la fuient vite, la trouvant trop agitée, aspirés sans cesse par l'« appel de la toundra ». Galina, jeune femme de trente-six ans, qui vient d'accoucher de son sixième enfant à la polyclinique de Vorkouta, s'impatiente avec délice. Assise sur son traineau instable, son nourrisson bien enveloppé dans des peaux de rennes et déposé dans un petit berceau qu'elle tient contre son sein, le tout recouvert d'une toile pour le protéger du vent, elle voit défiler les dix kilomètres de toundra qui séparent la gare du campement nomade. Dans le train, où « il faisait trop chaud », elle a rêvé du retour « à la maison ». Elle salue d'un cri de joie les retrouvailles avec un bébé renne qui l'attend devant l'entrée et la gratifie d'un petit cri, et donne sa première tétée de toundra à son fils Arsenii, âgé de cinq semaines. Petit Arsenii dont les couches sont constituées de lichens, la nourriture habituelle des rennes qui vont la puiser sous la neige parfois jusque deux mètres sous terre, ne laissant apercevoir que le bout de leur queue à la surface. « Ce sont nos "Pampers" ! », s'amuse Galina, heureuse d'être rentrée « à la maison ». Maison mobile, nomade, transhumante. Retrouvée avec le même enthousiasme par ses enfants qui reviennent de l'inter-nat où ils sont scolarisés de septembre à

avril, « intermittents » de la sédentarité dans un gros bourg ou en ville, où la langue de scolarisation est à moitié le russe, à moitié le komi. Et de retour au tchoum, lorsque la « brigade » ne transhume pas — en particulier en ce moment, où l'on attend la fin du vêlage —, ils jouent inlassablement... à faire de la luge...

Si ce monde des éleveurs n'a pu, bien sûr, traverser le siècle soviétique sans que ce dernier ne l'influence, il s'en est cependant tenu à distance et les points de contact, outre la maternité et l'internat, se comptent sur les doigts de la main. Même si une fascination un peu hallucinée persiste dans ces deux mondes qui s'observent d'un air incrédule, comme ce souvenir d'enfance, perdu dans les limbes du récit de Diadia Kolia. Aujourd'hui « éleveur à la retraite », il revoit le visage de fuyards hagards, zeks affamés venus demander le gîte et le couvert au tchoum le temps d'une nuit, d'un thé, avant de repartir dans la toundra sévère. « Bien peu auront survécu ; à pied seul dans la toundra, tu ne survivais pas. » Ces mots qui résonnent en écho dans les échanges avec d'anciens détenus. « S'enfuir ? Mais pour aller où ? À trois-cent-soixante degrés à la ronde, la toundra, la toundra, toujours la toundra ! Dans la toundra tu ne survivais pas... » La loi du silence : on ne posait

aucune question. Autre rencontre de ces deux mondes, trouvée également dans le souvenir de Babouchka-Alexandra, la grand-mère du deuxième tchoum. Née en 1950, elle fut, à l'âge de sept ans, envoyée passer l'été au prestigieux camp de pionniers de l'Artek en Crimée : petite Nénetse, meilleure élève de son école, appelée à fréquenter le temps d'un été les fils Thorez ou autres rejetons du Komintern... Effleurement de ces deux mondes, dans le présent ou l'avenir, lorsque le petit Liocha, fils et petit-fils d'éleveurs komis, à la question « Et quand tu seras grand ? », répond du tac au tac : « Transporter du charbon avec une grosse machine ! »... avant de se reprendre, sous l'œil réprobateur de sa mère : « Euh, non... élever des rennes ! » Et en écho, à la fête du 1^{er} mai, sous la carcasse de Baba Zima, gigantesque épouvantail symbolisant l'hiver qu'on brûle, dans un mélange de fête des païens, des travailleurs, et des chrétiens orthodoxes¹¹ : l'image de ce fils de mineur à Vorkouta, promené sur un traineau tiré par des rennes, confié à un éleveur nénetse le temps d'une minuscule transhumance. Le zek, la houille et le traineau. ■

¹¹ La Pâque tombait, exceptionnellement cette année 2005, le jour de la fête du travail.

Cet article n'est pas à proprement parler un article scientifique, mais plutôt un récit de voyage impressionniste. Aude Merlin a accompagné en mai 2005 le journaliste Daniel Mermet (émission *Là-bas si j'y suis*, France Inter) dans le Grand Nord russe, comme interprète. Une partie du reportage radio a été diffusée, l'autre le sera prochainement (www.radiofrance.com).